tance opiniâtre. Dietrich n'apprend la fatale nouvelle qu'après une victoire complète remportée sur l'armée d'Ermenrich, et revient à la cour d'Etzel, déshonoré. Ce poëme renferme plusieurs morceaux fort pathétiques.

— XII. *Le combat de Dietrich et de ses compagnons avec les géants.* XIII. *Le géant Sigenot.* XIV. *L'expédition d'Ecken.* Nous réunissons ensemble ces trois poëmes, de longueur inégale, et d'un intérêt moins considérable que les précédents. Ils racontent différentes aventures de Dietrich de Berne.

— XV. *Le roi Laurin* ou le *Petit jardin de roses.* On attribue ce poëme à Henri d'Oftinder. Le nain Laurin possédait dans le Tyrol un jardin rempli de roses merveilleuses et défendu seulement par un fil de soie enchanté. Bien des héros avaient tenté sans succès de cueillir ces fleurs magiques. Dietrich, après de longs efforts, parvint à se rendre maître du nain, qu'il fit prisonnier. On regarde généralement cet épisode plutôt comme un récit romantique que comme une véritable légende héroïque. Il rappelle le *Das Rozengartenlied.*

—XVI. *Chautrun* (*Gutrun*). Ce poëme, assez long, a dû être composé pendant la période la plus florissante de l'histoire littéraire du moyen âge. Le sujet est assez compliqué; on y voit paraître des personnages inconnus jusqu'alors, tels que Hagen, le roi Sigeband, Hilde, Horant, etc. Ce dernier est un type de chanteur, ou plutôt de trouvère (*saënger*) qui rappelle de loin la légende d'Orphée.

— XVII. *Le roi Rother.* Cet épisode a pour base des traditions lombardes et orientales. Le roi Rother, résidant à Bari, envoie demander en mariage la fille de l'empereur Constantin, qui emprisonne les envoyés. Rother, alors, se déguise, vient à Constantinople, s'empare de sa fiancée et l'enlève. Mais Constantin parvient bientôt à reprendre sa fille, que Rother vient alors rechercher à la tête d'une armée imposante. D'après les détails donnés par l'auteur, il a dû vivre longtemps à la cour des empereurs grecs.

— XVIII. *Otnitt.* On attribue généralement ce poëme, qui contient 2,272 vers partagés en strophes analogues à celles des *Niebelungen*, à Wolfram d'Eschenbach. Il a été remanié à différentes époques, et considérablement réduit dans ces transformations. Un roi puissant, Otnit ou Ottnitt, ayant appris que le roi païen Nachaol possédait une fille merveilleusement belle, mais qu'il faisait couper la tête à tous ceux qui venaient la lui demander en mariage, résolut de se mettre sur les rangs des prétendants. Armé d'une cuirasse d'or et d'une épée magique, Otnitt, accompagné de 80,000 hommes, vient attaquer le roi Nachaol, le bat, lui enlève sa fille et se marie avec elle après l'avoir fait baptiser.

— XIX. *Wolfdietrich.* Ce poëme, composé par Wolfram d'Eschenbach, fait suite au précédent Wolfdietrich, chassé de ses domaines par ses frères, et obligé d'errer à l'aventure dans le monde, entreprend une croisade avec Otnitt, dont il devient le fidèle compagnon, et avec lequel il accomplit de nombreux exploits. Enfin, à la tête d'une puissante armée, il se rend à Constantinople, se venge de ses frères, rentre en possession de son héritage, et se fait même proclamer empereur à Rome.

— XX. *Wikich von Garten.* Ce petit poëme, d'un intérêt à peu près nul, semble être une traduction du provençal.

Les vingt poëmes que nous venons d'analyser rapidement constituent, par leur réunion, le *Heldenbuch.* Un Allemand, Mone, essayant d'appliquer à ce cycle immense une méthode critique, a réparti ces différents poëmes suivant la nationalité des peuples qui y dominent; en partant de ce principe, il a reconnu que trois d'entre eux devaient être attribués aux Francs, un aux Saxons, treize aux Ostrogoths et trois aux Wisigoths. Nous n'insisterons pas sur ce point; nous ferons seulement remarquer l'étrange analogie qui existe entre les *lieder* allemands et nos fabliaux, nos chansons de geste, etc., du moyen âge, pour le choix des sujets, la manière dont ils sont traités, les principaux personnages qui y figurent, les grands événements qui s'y répètent si souvent, les mœurs, la langue, etc. L'Orient n'a pas été non plus sans influence sur la création de cette œuvre caractéristique du moyen âge; on pourrait, par exemple, citer tel poëme du *Heldenbuch* qui rappelle par son plan une légende arabe conservée dans la partie encore inédite des *Mille et une nuits.* Ces points de contact se rencontrent surtout à propos de certains faits communs aux nations de l'Occident et de l'Orient et leur servant d'intermédiaire, comme les croisades, les empereurs grecs de Constantinople, etc.

HELDER (LE), ville maritime et place forte de Hollande, province de la Hollande septentrionale, à 75 kilom. N. d'Amsterdam, sur le détroit de Marsdiep, vis-à-vis de l'île de Texel; 16,775 hab. Tanneries, brasseries, fabrique de poudre. Le Helder communique avec Amsterdam par le canal qui porte son nom. Vers la fin du dernier siècle, cette ville n'était qu'un grand village de pêcheurs. En 1811, Napoléon y fit commencer des fortifications considérables, achevées plus tard par le gouvernement hollandais. Nieuwe-Diep, extrémité du canal du Nord, est le port extérieur du Helder; son bassin se ferme à l'aide d'écluses à éventail; le choc des eaux est dirigé contre ces écluses, de manière qu'elles se ferment d'elles-mêmes.

Le Helder est protégé par des forts, des batteries et une grande digue de 8,000 mètres de longueur sur 13 mètres de largeur. « Cette digue, dit M. X. Marmier, est construite tout entière avec des blocs de granit arrachés aux montagnes de la Norvège. Soutenue à sa base par des quartiers de roc, couverte de terre et de gazon à sa sommité, elle sert de route aux charrettes et de promenade aux bourgeois. C'est certainement une des œuvres les plus colossales, les plus admirables du génie moderne. Quand on mesure du regard l'étendue et la profondeur de cette muraille de roc, il semble que les habitants de la Nord-Hollande doivent n'avoir rien à redouter des inondations, et cependant bien peu d'années se passent sans jeter dans leurs cœurs le doute sinistre. La vague infatigable monte sans cesse, et sans cesse vient se briser contre la barrière qui l'arrête. Plus le rempart est ferme et plus elle semble inflexible dans sa colère, implacable dans ses efforts. » Sur le point le plus élevé des dunes qui bordent le rivage, jusqu'au village de Huisduinen, a été établi le fort Kidjkduin, dans les constructions duquel est compris un phare. C'est vis-à-vis de cette côte du Helder que fut livrée, le 21 août 1673, une bataille navale entre les Hollandais et la flotte anglo-française. L'escadre française était sous les ordres du comte d'Estrées; de Ruyter et Corneils Tromp commandaient la flotte hollandaise. Les Anglais perdirent quelques bâtiments; les Hollandais n'en perdirent aucun.

Le district qui entoure Le Helder, d'un aspect triste et sauvage, n'est qu'un banc de sable arraché à la mer, et, sans les travaux incessants et considérables des habitants, cette contrée serait inhabitable.

HELDMANN (Frédéric), écrivain allemand, né à Mergals-Hœchheim (Franconie). Il s'adonna à l'enseignement à Wurzbourg, à Aarau (1807) et à Berne (1817). Heldmann a passé de longues années à étudier l'origine et l'essence de la franc-maçonnerie, dont il faisait partie depuis 1809, et, de concert avec le célèbre Zchokke, il a fondé une loge à Aarau. Outre de nombreux articles insérés dans la *Gazette européenne*, on lui doit : les *Trois plus anciens monuments de la confrérie maçonnique allemande*, suivis d'une *Esquisse de l'histoire générale de la franc-maçonnerie* (Aarau, 1819); *Fleurs d'acacias suisses*, ou *Livre de poche des francs-maçons* (Berne, 1820); *Manuel des francs-maçons*, etc.

HÈLE (Thomas D'), auteur dramatique. V. D'HÈLE.

HÉLÉ, ÉE (é-lé; *h* asp.) part. passé du v. Héler : *Un navire* HÉLÉ.

HÉLÉASTRE s. m. (é-lé-a-stre — du gr. *hélos*, clou; *astér*, étoile). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique boréale.

HÉLÉE s. m. (é-lé — du gr. *haleos*, fou). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des taxicornes, tribu des cossyphènes, comprenant une douzaine d'espèces, qui habitent l'Australie.

HELENA, bourg de l'ancienne Gaule Belgique, où Clodion, chef des Francs, fut battu par Aétius, vers 447. Quelques savants placent ce bourg à Lens (Pas-de-Calais), d'autres à Hesdin ou à Halène, près de Péronne. ‖ Autre localité de l'ancienne Gaule. V. ILLIBERIS.

HÉLÈNE s. f. (é-lè-ne — nom de la femme de Ménélas, célèbre par sa beauté et par la guerre de Troie, dont elle fut cause). Femme qui s'attire, par sa beauté, les vœux d'un grand nombre de soupirants. V. l'art. suivant.

— Astron. Nom de l'une des deux étoiles principales de la constellation des Gémeaux.

— Météorol. Nom donné anciennement au feu Saint-Elme.

— Erpét. Espèce de couleuvre.

— Ichthyol. Espèce de murène.

— Arboric. *Hélène-Grégoire*, Variété de poire.

— Hortic. Variété de tulipe.

HÉLÈNE, héroïne de l'*Iliade*, qui appartient plus à la légende païenne qu'à l'histoire. Jupiter, épris de Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte, se métamorphosa en cygne, afin de la séduire plus facilement, et en eut Hélène, Castor et Pollux (les Dioscures). Hélène était sœur de Clytemnestre. Dès l'enfance, sa beauté merveilleuse lui avait conquis une telle célébrité dans la Grèce, que Thésée, aidé de Pirithoüs, vint l'enlever dans le temple de Diane pendant qu'elle dansait les danses sacrées, l'emmena en Attique, et la laissa grosse entre les mains d'Æthra, sa mère. Délivrée par ses frères, Castor et Pollux, qui la ramenèrent à Sparte, Hélène y accoucha d'une fille dont l'éducation fut confiée à Clytemnestre. C'est cette fille, dite Iphigénie, qui figure dans l'*Iphigénie* de Racine, sous le nom d'Eriphile. Aussi Clytemnestre, dans la même pièce, dit-elle à Agamemnon pour le détourner de la guerre de Troie :

> . . . . . . Cet objet de tant de jalousie,
> Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
> Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
> Combien nos fronts, pour elle, ont-ils rougi de fois!
> Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
> Thésée avait osé l'enlever à son père;
> Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
> Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
> Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
> Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.

Le rapt de Thésée, loin de ternir la réputation d'Hélène aux yeux des Grecs, ne fit, au contraire, que l'entourer d'un nouveau prestige, et les héros les plus célèbres de la Grèce, tous ceux dont Homère a immortalisé les exploits dans l'*Iliade*, briguèrent à l'envi sa main : Ulysse, Antiloque, Diomède, Ajax, Philoctète, Patrocle, Idoménée, Ménélas, et bien d'autres encore. Tyndare, voyant sa fille recherchée par un si grand nombre de princes, et craignant de s'attirer le ressentiment de ceux dont les vœux seraient repoussés, suivit le conseil d'Ulysse et fit jurer à tous ces rivaux de se réunir contre quiconque voudrait disputer Hélène à celui qu'elle aurait préféré. Il se détermina alors en faveur de Ménélas. Bientôt Pâris, fils de Priam, roi de Troie, enflammé par les récits qu'on lui faisait de l'incomparable beauté d'Hélène, se rendit à Sparte, pendant une absence de Ménélas, réussit à se faire aimer de sa femme et l'enleva. L'époux outragé somma ses anciens rivaux de tenir leur serment, et c'est alors que, sous la conduite d'Agamemnon, ils entreprirent la guerre de Troie. Après la mort de Pâris, Hélène épousa son frère Déiphobe, qu'elle livra à la fureur des Grecs dans la nuit même où Troie fut prise et saccagée; elle se fit ainsi pardonner son adultère. Ménélas la reprit, et tous deux revinrent ensemble à Sparte, où elle régna aussi longtemps que vécut Ménélas. Après la mort de ce dernier, elle fut chassée par Mégapenthe et Nicostrate, fils naturels de son époux, et se réfugia à Rhodes, où l'Argienne Polyxo, femme du roi Tlépolème, la fit étouffer au bain et pendre ensuite à un arbre (de là son surnom de **Dendritide**).

Selon quelques commentateurs d'Homère, Pâris ne put vaincre la résistance d'Hélène que grâce à Vénus, qui, pour le favoriser, lui donna les traits de Ménélas. Trompée par cette ressemblance, Hélène suivit Pâris, qui ne se fit connaître que lorsqu'il fut en pleine mer. D'après une autre tradition, Hélène n'aurait jamais été à Troie; Mercure l'aurait enlevée à Pâris et conduite en Egypte, tandis qu'une vaine image, œuvre des dieux, tenait la place d'Hélène dans le palais de Priam. Ménélas fut donc obligé de se rendre en Egypte pour y chercher son épouse et la ramener à Sparte. Beaucoup d'autres traditions, que nous croyons inutile de mentionner ici, ont trouvé crédit chez les poëtes.

Hélène était pour les Grecs le type, la personnification de la beauté, et leur imagination s'était plu à lui créer des aventures. Le caractère d'Hélène nous est surtout connu par les poëmes d'Homère et par une tragédie d'Euripide, œuvres où elle revêt une tout autre individualité. Dans Homère, elle est encore moins coupable que malheureuse; c'est une victime de la fatalité, destinée au déshonneur par sa beauté. Aussi sa faute n'exclut-elle pas les sentiments généreux, l'amour de la patrie et de son époux, jusqu'au remords et au sentiment de son indignité. Une célèbre description d'Homère nous montre avec quelle affection respectueuse parlaient d'elle les vieillards de Troie. « Autour de Priam, de Panthoüs et de Thymétès, de Lampus, de Clytius, d'Icétaon, fils de Mars, Oucalégon et Agénon les plus âgés du peuple, se tenaient sur les portes Scées. Ils s'abstenaient de la guerre à cause de leur vieillesse; mais, habiles discoureurs, leur voix était pareille à celle des cigales qui, dans la forêt, sur les rameaux des arbres, font entendre leurs doux accords. Tels, les chefs des Troyens se tenaient sur la tour. Mais, dès qu'ils eurent vu Hélène venir vers la tour, aussitôt ils s'adressèrent les uns aux autres ces paroles ailées : « Il est bien juste que les Troyens et les Achéens aux belles cnémides souffrent pendant longtemps des maux sans nombre pour une telle femme. Elle a vraiment le visage d'une déesse immortelle. Que le malheur nous soit réservé, à nous et à nos enfants, pour qu'une femme si belle ne retourne pas dans les vaisseaux. »

Dans d'autres passages, le poëte nous montre Hélène méritant l'estime et l'amitié de Priam et d'Hector par la générosité de ses sentiments, par la noblesse de son caractère et surtout par son repentir qu'elle exhale en paroles pleines d'amertume. Suivant Homère, Hélène n'est pas coupable : elle a été victime de sa propre beauté; elle a été l'instrument aveugle de la colère des dieux contre Troie. Cette tradition revêtit par la suite un caractère religieux. Manquer de respect envers la mémoire de l'héroïne devint un sacrilége. Le poëte Stésichore, ayant parlé d'Hélène avec irrévérence dans un de ses poëmes, fut, dit-on, frappé de cécité; mais, comme il se repentit aussitôt et répara sa faute dans une *Palinodie*, la déesse lui pardonna et lui rendit la vue. Plus tard, deux rhéteurs célèbres, Gorgias et Isocrate, rivalisèrent d'éloquence pour faire l'éloge d'Hélène; le premier s'attacha à prouver qu'elle était innocente, qu'elle avait été enlevée de force par Pâris; le second, plus habile et surtout plus artiste, lui fit une vertu de sa beauté : « Elle était belle, dit-il, entre toutes les femmes. Et la beauté n'est-elle pas ce qu'il y a sur la terre de plus auguste, de plus précieux, de plus divin? » Euripide, Théocrite et d'autres poëtes grecs ont parlé d'Hélène avec le même enthousiasme respectueux. Les Latins, moins sensibles à la beauté, n'ont guère vu en elle qu'une femme dévergondée. « La renommée de l'héroïne d'Homère n'est pas morte avec l'antiquité, a dit M. Chassang, dans une très-intéressante étude sur *Hélène dans la poésie et dans l'art* (le *Spiritualisme et l'idéal*, etc., 1868). Son éclat rayonne encore dans les temps modernes pour tous les poëtes qui ont la prétention de conserver le culte de la beauté antique. » Gœthe, pour n'en citer qu'un, a accordé un rôle important à Hélène dans son *Faust*; il en a fait une sorte de personnification de l'idéal classique.

Le plus souvent, néanmoins, dans la littérature moderne, plus sceptique, plus railleuse que celle des anciens, le nom d'Hélène est devenu synonyme de beauté séduisante, qui fascine et attire les vœux d'un grand nombre de prétendants. Les poëtes l'emploient souvent, mais dans le style badin et par ironie :

> L'enfant pleura, cria, fit tel sabbat,
> Qu'on aurait dit une *Hélène* enlevée.
>
> VITALIS.

Ils le font même servir figurément à désigner des femelles d'animaux :

> Plus d'une *Hélène* au beau plumage
> Fut le prix du vainqueur.
>
> LA FONTAINE.
>
> Une *Hélène* a soufflé cette ardeur meurtrière;
> Plus d'un héros (il s'agit de coqs) pour elle a [mordu la poussière.
>
> L. RACINE.

Mais c'est surtout en prose que les écrivains se sont plu à faire intervenir Hélène et Ménélas chaque fois que leur sujet s'y prêtait, et malheureusement l'occasion s'est présentée trop souvent à leur malice. Hélène est devenue le type de la femme belle, d'une beauté irrésistible, mais légère et volage; Ménélas, beaucoup moins bien partagé encore, est devenu, en quelque sorte, le patron de tous ceux qui voient leurs inconstantes moitiés regarder leurs serments conjugaux comme des billets souscrits à La Châtre, et se lancer dans les expéditions aventureuses avec un autre Pâris; bref, on peut considérer le nom de Ménélas, comme un synonyme de cocu, pour peu que l'enlèvement figure dans l'affaire. Au reste, les exemples suivants indiqueront suffisamment dans quelle mesure se font ces sortes d'allusions, dont une mère prudente ne permettra jamais la lecture à sa fille :

« Les rapports entre Buckingham et lady Shrewsbury étaient devenus publics. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de Buckingham; et le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur, l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse *Hélène*. Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, et le temps sait apprivoiser la bienséance et même la morale. »

HAMILTON.

« La dame fut prise à Viterbe, lors de la retraite des Français, et reprise avec la place. Il y a dans son histoire quelque chose de celle d'*Hélène*; peut-être dans sa personne; mais plus sûrement dans le rôle que joue son mari, qui est un plaisant *Ménélas*, court, lourd et sourd, d'ailleurs ébloui, on peut même dire aveuglé par les charmes de la princesse. »

P.-L. COURIER.

« Le Français est l'Athénien d'aujourd'hui. Seulement, la France a été mieux dotée que la Grèce sous le rapport de la femme. Phidias et Praxitèle eussent taillé dix Vénus, dix Minerves et dix Dianes dans une seule Velléda. Si la Grèce a fait tant de bruit de l'enlèvement de sa belle *Hélène*, c'est la preuve sans réplique qu'elle n'avait que celle-là. Il se passe peu de jours en France sans qu'un *Ménélas* ou deux ne perdent leur *Hélène*; le peuple ne s'en émeut pas, sachant qu'il en a de rechange. »

TOUSSENEL.

« Dans le bourg de Tangen vivait une brillante colonie de cigognes. Or, l'adultère entra dans un des ménages de la tribu ailée, et le *Ménélas* outragé tira de son *Hélène* une vengeance éclatante. L'infidèle choisissait d'ordinaire, pour se livrer à ses honteux écarts, le moment où son époux s'absentait du domicile conjugal pour aller chercher de la nourriture à ses petits; mais il arriva qu'un jour celui-ci revint au logis un peu plus tôt qu'on ne l'attendait, et avant que sa coupable moitié eût eu le temps de réparer le désordre de sa toilette. »

TOUSSENEL.

« Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur, et, plus sage que *Ménélas*, au lieu de m'armer contre le *Pâris* qui m'avait soufflé mon *Hélène*, je lui sus bon gré de m'en avoir défait. »

LE SAGE.

« Dans les derniers journaux qui venaient de nous arriver, parmi plusieurs traits ou jeux de mots bienveillants, il se trouvait, en plusieurs langues, que *Paris* ne serait heureux que quand on lui aurait rendu son *Hélène* : c'étaient quelques gouttes de miel dans notre coupe d'absinthe. »

COMTE DE LAS-CASES.

« Cependant, depuis plusieurs semaines, les deux fugitifs vivaient dans Londres, la ville du monde où l'on se cache le mieux, quand un ordre télégraphique émané du mari la ramena instantanément à Paris.

» A peine informé de l'arrivée des deux coupables, M. de... se rendit chez son rival. Là une entrevue eut lieu entre *Pâris* et celui qu'il faut bien se résigner à appeler *Ménélas*. Vêtue de longs habits de deuil, la belle et trop légère *Hélène* assista en tiers à l'entrevue. »

ALBÉRIC SECOND.

« Je serais envieux de savoir auquel des deux champions restera, en définitive, cette belle *Hélène*, et qui l'emportera du *Ménélas* industriel ou du *Pâris* en robe noire... Sur mon âme, c'est *Pâris*, reprit tout à coup le vicomte, qui aperçut dans la rue M. de La Rochette, marchant fort vite, rasant les maisons, et donnant le bras à un petit jeune homme dont la jolie figure sembla produire sur le fumeur une impression peu agréable. »

CH. DE BERNARD.

— Iconogr. Homère n'a dépeint la beauté d'Hélène que par quelques-unes de ces épithètes qu'il accorde également à ses autres héroïnes, et qui rappellent leurs « belles joues, » leurs « belles chevelures, » leurs « beaux bras. » Les seuls renseignements que nous possédions sur les traits distinctifs d'Hélène nous sont fournis par des écrivains de l'époque byzantine. Le faux Darès prétend qu'elle avait la bouche petite et un signe entre les deux sourcils. Le moine Constantin Manassès ne parle pas de ce signe; mais, parmi les avantages qu'il attribue à Hélène, et qu'il énumère avec une foule d'épithètes emphatiques, il a soin de compter la beauté de ses sourcils. Cette beauté particulière est signalée également par Cédrénas, qui ajoute qu'Hélène avait les cheveux bouclés et d'un blond ardent.

Les auteurs anciens ne mentionnent qu'un très-petit nombre d'images d'Hélène. La plus célèbre fut peinte par Zeuxis, à qui les habitants de Crotone accordèrent, par décret, la permission de prendre pour modèles les cinq plus belles d'entre leurs vierges. Cicéron, qui rapporte le fait, ajoute que les noms de ces jeunes filles furent transmis à la postérité par les poëtes. Elien nous apprend qu'avant de livrer son tableau aux Crotoniates, Zeuxis l'exposa quelque temps en un lieu où nul ne fut admis sans payer un droit d'entrée : de là le nom d'*Hélène courtisane*, que les rivaux de l'artiste donnèrent à cette image. C'était, d'ailleurs, une œuvre vraiment accomplie. Le peintre Nicostrate, saisi d'admiration en la voyant, demanda à Zeuxis comment il s'y était pris pour créer une pareille merveille. « Tu ne me ferais pas cette question si tu avais mes yeux, répondit fièrement l'artiste; aies-en de pareils, et tu seras capable de peindre une déesse. »

Une autre image d'Hélène, peinte par Eumelos, artiste grec établi à Rome, fut jugée digne d'être exposée au Forum, d'après ce que nous apprend Philostrate.

Quant aux compositions peintes, sculptées ou gravées, anciennes et modernes, dans lesquelles Hélène joue un rôle plus ou moins important, elles sont trop nombreuses pour que nous ayons la prétention de les citer toutes. Il nous suffira de signaler les plus célèbres.

Dans la peinture de la *Prise de Troie*, dont Polygnote décora la Lesché des Cnidiens, à Delphes, on remarquait Hélène, qui, reconquise par son époux, était assise sur la plage, à peu de distance des navires grecs prêts à faire voile pour la patrie. Toujours jeune et toujours belle, elle s'abandonnait nonchalamment aux soins de ses esclaves occupées à la parer. Briséis et les autres captives troyennes la contemplaient avec admiration, et Æthra, la mère de Thésée, que les Troyens avaient réduite depuis longtemps en esclavage, invoquait son témoignage pour se faire reconnaître de Démophon, son petit-fils. Ainsi, pour Polygnote comme pour Homère, Hélène n'avait rien perdu de son prestige.

Un des bas-reliefs qui ornaient le fameux coffre consacré à Olympie par Cypsélas représentait Ménélas se précipitant sur Hélène, le glaive à la main, mais aussitôt désarmé par un regard de l'infidèle (Pausanias, V, ch. XVIII). C'est une scène qu'on retrouve souvent sur les vases peints, et que nous représente un miroir conservé au *British Museum* : on y voit l'épée s'échapper des mains de Ménélas, et Aphrodite intercéder pour Hélène. Réfugiée au pied d'un autel, la belle Lacédémonienne a l'air de compter sur la puissance de ses charmes au moins autant que sur celle de la divinité qu'elle implore. Un bas-relief en terre cuite, un des plus beaux, sans contredit, de la galerie Campana, la représente ramenée à Sparte sur un char attelé de quatre chevaux rapides. Rien n'égale la noblesse de son attitude, la fermeté avec laquelle elle tient elle-même les rênes, et cet air confiant qui montre assez combien elle est sûre du cœur de son époux.

Les amours d'Hélène et de Pâris ont bien souvent tenté les artistes. Parmi les nombreuses représentations qui nous en restent, nous citerons une peinture des Thermes de Titus, où l'on voit Hélène assise, et, vis-à-vis d'elle, Pâris prenant une flèche des mains d'Eros, placé entre les deux amants. Un remarquable bas-relief, qui a été plusieurs fois publié, notamment par Winckelmann (*Monuments antiques inédits*, nº 115), offre une allégorie des plus ingénieuses : près d'un stèle, surmonté d'une statue de la *Persuasion*, est assise Hélène, fort jeune et d'apparence délicate, à côté d'Aphrodite, qui la domine de toute la tête et lui a passé les bras autour du cou, montrant ainsi, avec sa tendresse, son désir de gouverner le cœur de sa protégée. En face d'elle s'avance Pâris, conduit et encouragé par Eros, tandis que, de l'autre côté, trois Muses s'apprêtent à célébrer l'hyménée. « L'idée de ce bas-relief, dit M. Chassang, est ingénieuse, et l'exécution en est parfaite; on y admire surtout l'attitude décente et pensive d'Hélène, qui ramène à elle un pan de sa robe, et dont les yeux baissés trahissent une lutte intérieure. »

La scène de l'*Enlèvement d'Hélène* a inspiré une foule d'artistes, tant anciens que modernes. Aux compositions que nous avons décrites au mot ENLÈVEMENT, il faut ajouter un tableau d'Andrea Schiavone, qui est au musée de Turin, et une estampe de N.-F. Bertrand, d'après Cl.-A. Fleury. Un admirable dessin de Prud'hon, qui a été gravé, représente Hélène et Pâris réconciliés par Vénus : Hélène, fièrement drapée dans les grands plis de ses voiles, rejette avec mépris les molles caresses de Pâris, qui la convie au plaisir; mais Vénus, ironique, presque menaçante, la pousse des deux mains vers le lit adultère, comme dans un piége tendu par les dieux.

Un statuaire moderne, M. Clésinger, a fait d'*Hélène* une statue en marbre qui, sans s'élever à la beauté supérieure du type antique, ne manque cependant pas de noblesse et de fierté. « C'est une *Hélène*, a dit T. Gautier, du marbre le plus pur, du travail le plus fin et le plus exquis, qu'on pourrait prendre, tant elle est belle, pour un portrait fait d'après nature par un artiste grec, si du temps de la guerre de Troie la sculpture eût atteint cette perfection. C'est bien là cette majestueuse et noble Tyndaride, la blanche fille du cygne, devant qui les vieillards assis aux portes Scées se levaient quand elle passait. Ses draperies voilent son beau corps sans le cacher; sa main distraite joue avec les grains de son collier de perles, et sa tête s'incline légèrement. Elle rêve. A qui? A Pâris, sans doute; à Ménélas, peut-être, car Homère nous peint Hélène vertueuse, et subissant, comme à regret, de fatales amours. » Cette statue a figuré dans la galerie de Khalil-Bey.

Hélène (ÉLOGE D'), par le sophiste Gorgias. C'est un petit discours du célèbre rhéteur. Après avoir parlé de la naissance d'Hélène, et de sa beauté céleste, qui la fit rechercher par une foule de rivaux, il expose les causes qui ont pu la conduire à Troie, et entreprend de démontrer qu'elle n'est pas coupable, quelque supposition qu'on fasse : 1º si on admet un ordre des dieux et un décret de la nécessité, la chose est évidente; 2º si on dit qu'elle a été enlevée de vive force, il est encore certain qu'elle est innocente; 3º si on prétend qu'elle a cédé à la persuasion, il est facile de la justifier; 4º enfin, elle n'est pas coupable si l'amour seul lui a dicté sa conduite. Des lieux communs et des raisons sophistiques tendent à démontrer que la puissance de la parole est une violence tyrannique, et que l'impression subie par les sens force notre volonté. Une récapitulation des quatre motifs qui ont pu conduire à Troie cette femme célèbre termine le discours.

Hélène (ÉLOGE D'), par Isocrate, composition du genre de la précédente, dont elle offre une sorte de réfutation. Isocrate, prétendant que Gorgias avait fait plutôt une apologie d'Hélène qu'un éloge, nuance délicate, « car, dit-il, on fait l'apologie d'un coupable, et l'éloge de ceux qui ont mérité d'être loués, » refit, à ce point de vue nouveau, l'œuvre de son maître. Son *Eloge*, écrit d'un style fin et délicat, composé avec toutes les ressources de l'art oratoire et de la dialectique, est un modèle de l'éloquence fleurie. Il nous occuperait peu, cependant, si Paul-Louis Courier n'en avait fait une de ces savantes traductions par lesquelles il essayait de transporter dans notre langue la pureté et la correction du style attique (1803, broch. in-8º).

Hélène, tragédie d'Euripide, représentée l'an 412 avant J.-C. Le fond de cette pièce est en désaccord avec la vérité historique. Pour expliquer la guerre de Troie et la croyance générale que le rapt d'Hélène par Pâris en avait été la cause, Euripide suppose que Junon, irritée contre le berger troyen, au lieu de lui livrer Hélène, n'avait mis entre ses bras qu'un fantôme vivant et aérien, formé à la ressemblance de la belle Lacédémonienne. Grecs et Troyens avaient été, comme Pâris, déçus par cette vaine apparence.

Dans l'hypothèse adoptée par Euripide, Hélène aurait été enlevée dans les airs par Mercure et enveloppée d'un nuage, puis transportée dans le palais du sage Protée, roi de Pharos, en Egypte, afin que Ménélas pût l'y retrouver chaste et fidèle. C'est par la bouche même d'Hélène que le poëte nous met, dès le début de la pièce, au courant de ces événements. Tout à coup Protée meurt; son fils et successeur, Théoclymène, se dispose à épouser Hélène, et ordonne des préparatifs magnifiques pour la cérémonie nuptiale. Sur ces entrefaites, survient Ménélas, jeté par la tempête dans l'île de Pharos. La reconnaissance et la réunion des deux époux forment le sujet de la pièce; les obstacles qu'oppose à leur départ l'amour de Théoclymène en constituent le nœud. Le dénoûment est dû à l'intervention des Dioscures, qui déclarent au roi d'Egypte qu'il serait insensé et impie de s'opposer à la volonté du Destin, qui a décidé qu'Hélène n'appartiendrait qu'à son époux. Ce changement apporté au mythe d'Hélène n'appartient pas en propre à Euripide; il ne l'obtient qu'en exhumant et en accommodant arbitrairement à son but une légende mise en circulation par le poëte Stésichore, cité par Platon au neuvième livre de sa *République*. Stésichore avait représenté le fantôme d'Hélène suivant Pâris à Troie. On ne saurait évidemment supposer qu'Euripide ait pris cette idée au sérieux, et qu'il ait considéré cette forme de tradition fabuleuse comme vraie et authentique. Il ne s'en sert que pour les besoins de son invention tragique. Le sujet d'Hélène roule tout entier sur la délivrance de l'héroïne en Egypte, où Théoclymène veut la forcer violemment à l'épouser, délivrance qui s'opère uniquement par l'habileté des desseins d'Hélène elle-même, que Ménélas ne fait qu'exécuter. Elle est la tête, il est le bras. « Le pays et le peuple d'Egypte, remarque Ottfried Müller, étrangement grécisés, il faut le dire, sous presque tous les rapports, fournissent un fonds intéressant à l'imagination. Théonoé, une sœur du roi, vierge prophétique, instruite par le Destin, pure comme une prêtresse, et pourtant pleine d'une compassion tout humaine, Théonoé, qui veille sur les projets de l'époux comme une divinité protectrice, est certainement une belle et grande invention du poëte. »

Tel qu'Euripide le traite dans cette pièce, le mythe d'Hélène offre une grande ressemblance avec l'action d'*Iphigénie en Tauride*. Le côté saisissant de cette tragédie, c'est qu'elle sort entièrement des habitudes du poëte. On sait que ses attaques contre le sexe féminin lui avaient valu le surnom d'*Ennemi des femmes;* dans l'*Hélène*, il semble faire amende honorable, en leur donnant le beau rôle.

Le style de l'*Hélène* est élégant, harmonieux, coulant et flexible. Malheureusement, les personnages discutent, disons le mot, avocassent trop souvent et oublient, dans le plaisir d'étaler leur faconde, qu'ils sont là pour autre chose qu'un assaut d'éloquence; ils ont le tort de parler plus qu'ils n'agissent, défaut capital à la scène.

Hélène (L'ENLÈVEMENT D'), tableaux de Raphaël, du Guide, de Cl. Lorrain, etc. V. ENLÈVEMENT.

HÉLÈNE (sainte), mère de l'empereur Constantin, née probablement vers 247, morte à Nicomédie en 327. S'il faut en croire le témoignage de plusieurs Pères de l'Eglise, et notamment de saint Ambroise, Hélène était une simple fille d'auberge de Drepanium en Bityhnie, qui fut séduite par Constance Chlore, alors simple officier des gardes prétoriennes, dont elle eut Constantin en 274. Certains historiens assurent même qu'Hélène ne fut jamais la femme légitime, mais bien la concubine de Constance. Il est certain que cet officier, devenu césar, épousa Théodora, belle-fille de l'empereur Maximien, soit qu'il ait divorcé alors avec Hélène, soit qu'il fût, à cette époque, libre de tout lien. Quoi qu'il en soit, il est certain que Constance garda un profond attachement pour son fils Constantin, puisqu'il le désigna pour l'empire. Proclamé auguste à son tour, Constantin appela sa mère dans le palais impérial, à Trèves, et elle prit alors un haut ascendant sur l'esprit de son fils. Elle ne put cependant l'empêcher de faire mettre à mort son propre fils Crispus; mais elle en ressentit, dit-on, une grande douleur. On ne sait si c'est par son influence qu'il embrassa le christianisme; on ignore même à quel moment de sa vie elle-même se fit chrétienne. A l'âge de soixante-dix-neuf ans, elle entreprit le pèlerinage de Jérusalem, répandit d'abondantes aumônes sur sa route, fit abattre un temple païen qui avait été construit sur le Calvaire, fit commencer l'église du Saint-Sépulcre et deux autres églises, l'une à Bethléem, l'autre sur le mont des Oliviers. On sait aussi que c'est en creusant la terre par son ordre qu'on découvrit, d'après la légende, le tombeau du Christ et la vraie croix, qui fut transportée à Rome.

« Hélène, dit Crevier, fut recommandable par sa prudence et par l'habileté de sa conduite : c'est ce qui paraît par l'autorité qu'elle conserva toujours sur son fils; et l'attention qu'elle eut à *retenir* les frères de Constantin en est encore une preuve. Ils étaient trois, Jules, Constance et Hannibalien, et ils avaient sur leur frère aîné l'avantage de la noblesse du côté de leur mère, qui était belle-fille de Maximien Hercule. D'ailleurs, il était sans exemple que des fils d'empereur fussent restés dans la condition privée : ils n'avaient pourtant pas un droit acquis à l'empire, puisqu'il était électif, et le bas âge où leur père les laissa en mourant, l'inconvénient de partager le domaine de Constance Chlore, qui ne faisait déjà que la quatrième partie de l'empire romain, étaient des raisons légitimes pour réunir toute la succession paternelle sur la tête du seul Constantin, qui se trouvait en état de la défendre contre l'injustice et l'ambition de Galérius. Il ne paraît point qu'Hélène ait pu avoir aucune part à ce premier arrangement, puisqu'elle ne devait point être à la cour de Constance Chlore, qui l'avait répudiée; mais elle sut le maintenir par des précautions de prudence. Craignant que les jeunes princes, ou par eux-mêmes, ou par de mauvais conseils, ne se portassent à des intrigues contraires à leur devoir et à la tranquillité de l'Etat, elle les tint toujours éloignés de la cour et des emplois, tantôt à Toulouse, tantôt en quelque autre ville, et enfin à Corinthe, où elle fixa leur séjour. Julien l'Apostat, fils de Jules, taxe cette conduite de ruse artificieuse d'une belle-mère. De Tillemont n'y voit qu'une sage politique, en supposant, comme il est vrai, que le droit d'hérédité pour les fils d'empereur n'avait de force qu'autant qu'il était reconnu et appuyé des suffrages du sénat et des armées. » Hélène a été mise par l'Eglise au nombre des saintes. Sa fête se célèbre le 18 août.

Hélène (LA VISION DE SAINTE), chef-d'œuvre de Paul Véronèse, musée du Vatican. La mère de Constantin, coiffée de la couronne impériale et vêtue d'un de ces riches costumes de brocart, comme en portaient les grandes dames vénitiennes au XVIIe siècle, est assise et dort, la tête appuyée sur son bras gauche. Elle est jeune encore et d'une beauté opulente. Un gracieux petit ange, debout devant elle, tient dans ses mains la sainte croix. Ce tableau, si simple de composition, est surtout remarquable par la beauté du coloris. Il faisait anciennement partie de la galerie Sacchetti et fut acquis par Benoît XIV, qui le fit placer au musée du Capitole, d'où il a été transporté à la pinacothèque du Vatican. Il a été gravé par Gius. Craffonara.

Le musée de Milan possède un tableau du Tintoret représentant *sainte Hélène* et divers saints, et un tableau de Palma le Vieux, où figurent la même sainte avec son fils Constantin, saint Sébastien et saint Roch. Ces ouvrages ont été gravés par Michele Bisi. Une estampe du Parmesan représente la *Vision de sainte Hélène.* Ch. Audran a gravé *Sainte Hélène tenant la croix et invoquée par des malades.* A l'église Saint-Jacques d'Anvers est un tableau de W. Coberger représentant *Sainte Hélène donnant la vraie croix à Constantin.* Au musée de l'Ermitage est une *Sainte Hélène entourée des instruments de la Passion*, beau tableau du Dominiquin; suivant Viardot, cette figure, peinte avec beaucoup de soin, passe pour être la fille de l'artiste. Citons enfin, parmi les compositions relatives à sainte Hélène, les estampes d'Abraham Bosse (d'après J. Stella); de Schelte et Bolswert, de N.-F. Bertrand (d'après le Poussin); de Nic. de Bruyn, de Chédel, de Fr. von Bocholt, de Jérôme David (d'après P. Farinati); de Fr. Aquila (d'après Séb. Conca); deux dessins de Holbein (musée de Bâle); un tableau de Garofalo (église des Dominicains, à Ferrare), et un tableau de M. Galimard (Salon de 1857).

HÉLÈNE (Flavia-Julia HELENA), fille de l'empereur Constantin et femme de Julien l'Apostat. Sa vie fut courte et semble effacée par l'éclat de ces deux grandes figures. Un an après son union avec le jeune césar, vers 355, Hélène devint mère d'un fils qui mourut en voyant le jour, par l'incapacité ou l'imprudence de la sage-femme. Quelques historiens inclinent à penser qu'il y eut là un crime commis sous l'inspiration d'Eusébie, femme de Constance, qui ne voulait pas de successeur à Julien. Hélène mourut de langueur en 360, peu de temps après la proclamation de Julien comme auguste par l'armée des Gaules. On a des médailles de Flavia Julia Helena. Toutes la représentent avec un visage sévère, comme ceux des matrones romaines des beaux temps de la république.

HÉLÈNE, reine de Pologne, née à Moscou en 1460, morte à Vilna en 1513. Son père, le czar de Russie Ivan III le Cruel, la donna en mariage, en 1495, à Alexandre Jagellon, roi de Pologne. Cette princesse continua à protéger la religion grecque, mais ne voulut point obéir aux ordres de son père, qui lui demandait de lui servir d'espion auprès de son mari.

HÉLÈNE, régente d'Abyssinie au XVe sie-